

À Sergueï Essénine

Vous avez quitté

ce monde

qu'on connaît.

Votre vol...

les astres

le dessinent.

Pas d'acompte,

pas d'estaminet.

Sobre !

Sans rire, Essénine,

j'ai

l'esprit inerte.

La gorge

serrée,

sans ricanement.

Je vois –

votre main, les veines ouvertes,

Secouer

le sac

de vos ossements.

Arrêtez !

C'est bon, là !

Ça va pas la tête ?

Vous avez laissé

vos joues

sans vie

pâlis ?!

Vous

qui nous sortiez

des pirouettes

que personne

ne saurait

sortir.

À quoi bon ?

Pourquoi ?

Cela me rend perplexe.

Les critiques marmonnent :

– La raison, enfin,

c'est ceci...

cela...

surtout c'est très complexe :

peu de réunions

et trop de bière et vin. –

Disons,

la bohème, –

on vous

la remplace

par l'esprit de classe,

ce précieux soutien.

Mais boit-elle du kwas,

quand elle a soif,

la classe ?

Boire un coup – elle sait,

ça fait du bien.

Disons,

quelqu'un « à son poste »,

un expert toujours –

il surveille,

guide votre plume

et la peaufine.

Vous

auriez écrit

cent vers

par jour,

sans relâche,

longuement,

comme Doronine.

Ça, c'est du délire
et moi, je crois
que dans ce cas,
vous auriez brûlé
plus tôt votre cervelle.
Car mieux vaut
mourir de la vodka
que d'une telle tutelle !
Corde
ou canif ?
– un grand mystère
pèsera toujours
sur cette perte.
S'il avait
de l'encre,
l'hôtel « Angleterre »,
pas besoin
d'avoir
les veines ouvertes.
Vos admirateurs vous ont applaudi
fort.
Presqu'une escouade
a voulu
vous imiter.
Mais d'encourager
les suicides ainsi
n'a-t-on pas tort ?
C'est bien
la production d'encre
qu'il faut augmenter.

Nous,
les dents serrées,
devrons
tenir nos langues.

Lourds
et incongrus
sont ces spectacles de mystères.

Chantre apprenti
errant, exsangue,
cher défunt
qu'un peuple
créateur vénère.

On prend des morceaux
du requiem d'adieu,
depuis
les obsèques,
à peine modifiés.

Faire
jaillir des rimes
en brandissant un pieu –
c'est comme ça
qu'un grand poète
est magnifié ?

Votre
monument, où est-ce qu'il est –
du granit
l'éclat
ou de l'airain le son ? –
car les grilles de la mémoire
déjà

sont polluées
par tous ces hommages
et commémorations.

Votre nom –
mouchoir où tous se mouchent,
vos mots –
trilles de Sobinov dont la bouche
bave sous un bouleau qui expire –
« Sans soupir,
mon che-er,
sans mot di-i-i-i-re. »

Eh,
ne soyons pas timides
avec ce fameux
Lohengrinien Léonide !

Provoquons ici
un bel esclandre :
– Bafouilleurs,
vous bafouez
les vers ! –

Dame ! Mordieu !
Ils
vont m'entendre
siffler avec mes doigts,
ces coqueberts !

Pour les balayer,
ces bandes d'incapables,
tous en vestes –
voiles gonflées
dans leur noirceur,

pour que

Kogan coure
dans tous les sens, minable,
moustachu
pimpant
qui dans la rue fait peur.

L'ineptie
persiste
et prolifère.

Au travail ! –
Tâchons de nous hâter !

La vie,
d'abord,
il faut la refaire,
puis, refaite –
on peut la chanter.

Notre temps
voit les plumes dépérir.

mais vous,
tous,
heureux et heureuses imbéciles,

où,
quand,
quel grand homme avez-vous vu choisir
les sentiers battus
car ils sont
plus faciles ?

Le verbe –
il exhorte
les forces humaines.

En avant !
Le temps

explose,
 essoufflé.
Qu'il emporte
 vers les nuits
 lointaines
que des cheveux
 emmêlés.
Aux jubilations
 notre planète
est plutôt hostile.
La joie –
 on
 l'arrache
 aux jours du futur.
Mourir, certes,
 ça, c'est
 trop facile.
Transformer la vie,
 c'est bien plus dur.

1926

Traduction de Florian Voutev